

une colline aride, sans buisson et sans arbre, et ce fait me surprit beaucoup. (*Proc. Zool. Soc.* (1871), p. 419.)

M. Forbin, ingénieur, qui, au Darien et en Colombie, « a vécu pendant des années dans la forêt vierge et qui s'est trouvé fréquemment en contact avec eux », m'a raconté qu'en Colombie centrale, un Aï fut placé, mais sans qu'on eût la précaution de l'attacher, dans les combles d'un vaste hangar qui servait, la nuit, d'abri à une centaine d'hommes. Or, un matin, le Paresseux, ayant disparu sans qu'on s'en aperçût, fut introuvable aux alentours. Comme les arbres avaient été coupés et brûlés au voisinage du *ranch*o, M. Forbin estime qu'en sept à huit heures il avait parcouru plus de 500 mètres. Il affirme de plus qu'il n'avait pas été dévoré, car une battue ne put découvrir aucune trace de lutte. D'ailleurs, il était de force à se défendre. Un jour qu'un chien le harcelait, on vit son bras se détendre vigoureusement comme un ressort et lui faire une grave blessure avec ses fortes griffes.

En ménagerie, quand ils sont en bonne santé, ces animaux marchent sur le plancher de leur cage; c'est ce que MM. Terrier père et fils ont souvent vu faire à un Unau qui a vécu au Muséum.

De cette étude, il ressort donc que les Paresseux en liberté ont une position de repos et de sommeil qui n'est pas la suspension; qu'il est impossible qu'ils naissent et meurent dans le même arbre; qu'ils ne sont donc pas « essentiellement et exclusivement arboricoles », puisqu'ils peuvent progresser sur le sol, ce qui, associé à leur faculté de grimper, leur permet de changer d'arbre. Ils descendent des arbres à reculons.

LA NOURRITURE DES PARESSEUX, D'APRÈS LES OBSERVATIONS
DE M. ET M^{me} GEAY, VOYAGEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. A. MENEGAUX.

On sait depuis longtemps que les Paresseux se nourrissent des feuilles de certaines Urticacées, les *Cecropia*, les *Yagrumos* des Indiens, et en particulier de celles du *Cecropia peltata* que les nègres de la Guyane appellent *Bois canon* et qu'on connaît au Brésil sous le nom d'*Embaiba*. Seitz y ajoute les chatons floraux; d'autres auteurs, les feuilles de *Bombax* (Malvacée) et de *Spondias*.

Gmelin, en 1788, à propos de *Bradypus tridactylus*, dit déjà : « Victitat foliis teneris imprimis *Cecropiae*, non bibit, imbres metuit ». M. Geay

assure que ces animaux sont uniquement phyllophages; qu'ils ne mangent que les feuilles de *Cecropia*, avec prédilection pour celles de *Cecropia peltata*, à l'exclusion de celles des arbres. Et à l'appui de son opinion, il rapporte qu'au Darien, au Vénézuéla, au Contesté franco-brésilien, à la Guyane française, il n'a jamais trouvé de Paresseux que sur ces petits arbres et que, de plus, divers Aïs captifs qu'il possédait ont préféré se laisser mourir de faim plutôt que d'accepter une autre nourriture. La mort est du reste arrivée en une vingtaine de jours. Thevet (cité par Buffon, vol. XIII, p. 43, note) raconte qu'il possédait un Unau, qui ne voulut prendre aucune nourriture et qui mourut au bout de vingt-six jours. Il est probable qu'on ne put lui offrir la nourriture qu'il aurait désirée.

Les *Cecropia peltata* sont de petits arbres de 5 à 7 mètres de haut, qui ont un tronc fistuleux dépassant rarement 15 centimètres de diamètre et divisé en articles par des diaphragmes intérieurs. Ils ne se trouvent que dans les vallées ouvertes, où on voit leurs cimes émerger au-dessus de la brousse. Leur aspect est particulier à cause de leurs branches, grosses, peu nombreuses, et ne portant des feuilles, assez rares, qu'à l'extrémité des rameaux. L'animal, ayant grimpé sur l'arbre, se hisse jusqu'aux feuilles par la force de ses bras et, allongeant le cou, il mord le bord des feuilles, souvent sans les achever, et laisse ainsi une trace de son passage. Donc jamais il ne porte à la bouche, jamais il ne cueille les feuilles avec ses griffes.

D'après M^{me} Geay, un de ces arbres n'aurait pas assez de feuilles pour nourrir un Paresseux pendant plus de deux jours, car à l'extrémité des fins rameaux il reste toujours nombre de feuilles que l'animal ne peut atteindre. Il est donc tout à fait impossible qu'il naisse, qu'il vive et qu'il meure sur le même arbre, comme divers auteurs l'ont prétendu (Schinz, *Naturg. Säugeth.*, 1831, p. 221; Anthony, *Arch. zool. experim.*, fév. 1907, p. 61).

Par conséquent, l'opinion de Dampier qui écrivait vers 1691 et de Woodes Rogers est exagérée, quand ils racontent que ces animaux n'abandonnent jamais un arbre qu'ils ne l'aient tout mis en pièces et qu'ils l'aient aussi dépouillé qu'il pourrait l'être au cœur de l'hiver. Cette opinion a aussi été admise par Buffon (1765, vol. XIII, p. 43) et dans le *Règne animal* de Cuvier (2^e édit., oct. 1828, p. 262).

Quant à Brehm, il est moins affirmatif et paraît plus près de la vérité : « Ils ne quittent pas un arbre aussi longtemps qu'ils y trouvent de la nourriture et ils n'entreprennent un déplacement que lorsque la nourriture devient rare » (p. 648). Ceci doit être vrai, étant donné le peu de plaisir qu'ils éprouvent à se déplacer.

Pour des animaux aussi exclusifs dans leur nourriture, on comprend que les voyages soient difficiles et que le séjour dans les ménageries leur soit

plus dangereux que pour beaucoup d'autres, car, en ménagerie, les animaux sont forcés de se plier à des exigences, à des habitudes auxquelles ils ne se soumettraient jamais en liberté. La résistivité individuelle est très variable suivant les individus quand les conditions normales de nourriture ne sont pas réalisées et il intervient une accoutumance plus ou moins complète aux nouvelles conditions. Ces faits expliquent l'insuccès de l'élevage et pourquoi on trouve en Europe un nombre relativement restreint de Paresseux.

En ménagerie, on leur donne ordinairement du céleri qu'ils mangent avec plaisir, des fruits, des bananes, des carottes. Buffon parle d'un Aï qu'on nourrissait depuis trois ans, dans la ménagerie du marquis de Montmirail, de pain, de pommes, de racines et de lait.

A la Ménagerie du Muséum, on s'est tenu exclusivement au riz et aux bananes.

Dans leur pays, pour nourrir ses captifs, M. Geay coupait une grosse branche de *Cecropia*, la fichait en terre devant l'animal, et celui-ci, malgré son peu d'activité et sa vue faible, se mettait à grimper dessus pour aller en manger les feuilles; puis, lorsqu'il était rassasié, il redescendait à terre.

En captivité, on peut apprendre à ces animaux à saisir avec leurs griffes et à porter ensuite à la bouche. Au début, ils ne mangent pas seuls, il faut leur mettre les aliments dans la bouche; ils arrivent ensuite à saisir eux-mêmes avec leurs griffes.

M. Geay pense que, si on prenait pour leur nourriture pendant le transport les précautions qu'il indique, il serait possible de les faire arriver en bonne santé en Europe. Il a eu l'idée d'essayer de les nourrir avec des feuilles sèches, et pour cela il s'est adressé à leurs feuilles favorites, celles de *Cecropia peltata*, et il a parfaitement réussi à les faire accepter à ses captifs de la façon suivante :

Au début, M. Geay leur présentait des feuilles fraîches encore attachées à la branche, puis il leur a donné, le soir, des feuilles coupées le matin, donc déjà fanées, ensuite des feuilles de la veille, et enfin des feuilles séchées rapidement au soleil. Seulement il les mettait tremper quelques heures dans l'eau, afin de les ramollir, avant de les leur distribuer. Les Paresseux mangeaient ces feuilles avec plaisir. Cet essai a si bien réussi, que M. Geay a pu les nourrir ainsi pendant plus d'un mois à la Guyane et au Contesté, sans que leur état général en souffrît.

Il est donc probable qu'en embarquant avec eux, dans certaines conditions pour éviter les moisissures, des feuilles sèches ⁽¹⁾ de *Cecropia peltata* ces animaux pourraient supporter beaucoup plus facilement le voyage en

(1) On pourrait même les expédier comme du foin à l'état comprimé.

Europe, où, dans les conditions actuelles, ils arrivent généralement dans un état de débilité tel, qu'ils peuvent à peine se soutenir, et que la mort survient au bout de peu de temps.

DESCRIPTION DE DEUX FORMES NOUVELLES D'OISEAUX
RAPPORTÉS DE LA BOLIVIE PAR LA MISSION DE CRÉQUI-MONTFORT.

PAR M. A. MENEGAUX.

Agriornis andecola pazñaë, nov. subp.

AGRIORNIS ANDECOLA d'Orbigny, *roy. Oiseaux* (1844, p. 350).

Un spécimen. Chemin de Pazña à Urniri (près du lac Poopo, 3,694 mètres d'altitude), 14 juin 1903.

Cette forme est caractérisée à première vue par la couleur du corps, en dessus et en dessous, et par celle des ailes et de la queue, beaucoup moins foncée que celle d'*A. andecola andecola* d'Orb., ainsi que par les parties blanches qui sont d'une couleur beaucoup plus pures.

La tête et la nuque sont uniformes, mais un peu plus foncées que le reste des parties supérieures qui sont d'un brun blanchâtre, plus pâle que chez l'espèce type. La gorge et le menton sont d'un blanc pur, limités par des bords plus foncés; cette région porte en son milieu 4 ou 5 plumes qui forment une sorte de strie noirâtre discontinue. Quelques stries noirâtres indécises s'irradient sur les joues et sur les côtés du cou. Le trait sourcilier part de la base du bec et dépasse l'œil: il est blanchâtre, comme le pourtour de l'œil. Les lores sont d'un noirâtre moins foncé que sur le type de l'espèce.

Le jugulum et la poitrine antérieure sont d'un gris fauve très clair, ainsi que les sous-alaires; le bas ventre et les sous-caudales sont isabelle clair, les flancs et les cuisses sont d'une couleur brunâtre très pâle. Chez le type de l'espèce, toutes ces parties sont plus foncées; le milieu de l'abdomen est plus jaunâtre.

Les rémiges et les rectrices sont aussi moins foncées. Les rémiges secondaires et tertiaires portent une large bordure blanche. Le bord alaire est blanc, comme sur le type de l'espèce. La queue est formée de douze rectrices de couleur uniforme et finement bordée de roussâtre. Seule, la rectrice la plus externe de chaque côté (la 6^e) possède des barbes externes d'un blanc pur de la base jusqu'à la pointe. L'extrême pointe des rectrices est plus pâle.

Comme on le voit, cette forme diffère donc de *A. montana* d'Orb. et Lafr. des Andes de Bolivie et de *A. maritima* d'Orb. et Lafr. qui ont la moitié apicale des rectrices extrêmes blanche; du groupe de *A. pollens* Scl., *A. soli-*